

Allocution de Jean-Claude Casanova

Président du Jury du prix Guizot

Madame la Présidente,
Messieurs les Sénateurs,
Monsieur le Chancelier,
Mesdames, messieurs,

Le Jury que j'ai l'honneur de présider a perdu, comme vient de le dire Madame d'Ornano, deux de ces membres les plus éminents : Douglas Johnson et Jean-François Revel. Nous leur rendons tous ici un hommage.

Pour ce très cher ami qu'était Jean-François Revel, nous sommes quelques uns à pouvoir témoigner qu'il éprouvait une grande estime pour Alain Finkielkraut et une grande admiration pour son dernier livre *Nous autres, modernes*. Aussi, en couronnant ce livre, notre Jury s'est-il trouvé en ultime harmonie avec l'un des siens que la maladie accablait.

Je voudrais expliquer brièvement pourquoi nous avons proposé que le septième Prix Guizot soit attribué à Alain Finkielkraut .

Son livre est né d'un cours, comme les plus célèbres livres de Guizot, à commencer par l'Histoire de la civilisation en Europe, né d'un cours professé à la faculté des Lettres de Paris et qui, pendant près d'un demi-siècle, traduit en anglais, a été le principal manuel d'histoire et de sociologie dans les universités américaines.

Ce cours, cher Alain Finkielkraut, fait apparaître vos admirables qualités de professeur qui sont : la clarté, la force démonstrative renforcée par la chaleur oratoire destinée à convaincre, les vastes connaissances en littérature, en histoire, en philosophie qui permettent d'éclairer le sens des événements que l'on interprète, la pertinence du jugement et, enfin, le discernement.

Pourquoi dire que ce sont des qualités de professeur ? Ce sont des qualités tout court, mais que confusément les modernes, justement eux, sous-estiment quand ils ne les méprisent pas au point de faire l'éloge de l'obscurité, de la passion ou de la déraison. En les sous-estimant, ils les confinent, ironiquement, à l'enseignement, comme Molière confinait le latin aux médecins.

Heureusement, quand on vous lit et quand on vous compare, on mesure le risque que prendrait l'esprit du temps s'il renonçait à ces qualités qu'il faut résolument appeler des vertus.

Vos élèves sont polytechniciens. Vous ne l'êtes pas, vous venez de l'autre rive, celle des khâgnes et des grandes écoles littéraires. Vos élèves constituent un public choisi, l'esprit de géométrie est son fort. Vous dites que vous ne leur enseignez ni la philosophie, ni l'histoire des idées. Vous leur enseignez, dites-vous, leur propre philosophie. Plus exactement, vous leur enseignez, je dirais, les limites de la philosophie polytechnicienne. Si la philosophie polytechnicienne définit l'essentiel comme étant la maîtrise de la nature, par la force conjuguée de la science et de la technique, il faut leur montrer, bien évidemment, que cela ne suffit pas à une philosophie. Et que, pour poursuivre l'analogie pascalienne, nous pensons que vous êtes là pour leur apprendre que l'esprit de géométrie doit être complété par l'esprit de finesse.

En ce sens d'ailleurs, à nouveau, vous vous trouvez proche de Guizot qui, bien entendu, croyait au progrès, bien entendu croyait au progrès de la technique et de la science, mais qui dépassait le progrès par l'élévation morale et l'élévation religieuse. L'esprit de finesse consiste à voir, à percevoir les choses les plus fines, les plus impalpables, les plus indistinctes, autrement dit à ne pas se laisser aveugler, par l'esprit de certitude du temps, par ce qu'il est convenu d'appeler le politiquement correct, le philosophiquement correct, l'historiquement correct, le moralement correct, correct parce ce que tout le monde le pense, ou plutôt parce que tout le monde doit ou devrait le penser.

A lire votre livre, je ne doute pas que les polytechniciens que vous aurez formés combineront ce double esprit de géométrie et de finesse qui est l'esprit même dans sa plénitude. Et je ne doute pas non plus que vos élèves ne vous admirent par la seule force de votre cours, comme d'autres lecteurs vous admireront par la lecture de ce livre. Il n'est pas besoin de savoir ce que vos élèves savent aussi, et que nous savons tous ici : que vous êtes l'auteur de plus de vingt ouvrages tous interrogeant, examinant notre monde, que vous êtes un journaliste présent dans les grands médias français, que vous donnez tous les samedis matin, à France Culture, la meilleure émission de cette radio et sans doute la meilleure émission intellectuelle française.

Tous vos mérites, tous vos prestiges qui sont considérables ne sont pas nécessaires à connaître pour tomber sous le charme de ce merveilleux mélange de conviction, de profondeur et de finesse qui apparaît dans chacun de ces cours. Il n'est pas besoin, pour méditer vos leçons, de savoir ce qu'Alain Finkielkraut est par ailleurs. En ce sens, vous êtes un professeur parfait, un

intercesseur entre ce monde et le monde des idées, intercesseur qui conduit et qui s'efface, qui élève et qui n'envahit pas, maître délicat, respectueux des élèves qu'il conduit et des auteurs et des idées qu'il leur fait découvrir. Comme votre maître Péguy, «vous travaillez dans les misères du présent». Autrement dit, vous essayez d'interpréter à la lecture des événements, toute la signification du monde moderne.

Comme Péguy, d'où le titre de votre livre, vous êtes résolument moderne et résolument anti-moderne. Moderne, c'est-à-dire que vous admettez la pleine égalité des hommes et que vous revendiquez pour tous les hommes la justice. Anti-moderne, en ce sens que vous doutez des dogmes de la modernité, c'est-à-dire de la transformation de la modernité en religion séculière ou en idéologie avec la triple caractéristique de tous les dogmatismes : l'obscurité incritiquable, la vertu dormitive pour calmer le peuple et l'alibi fournit aux élites pour pouvoir les diriger. Ces dogmes, ce sont : le progrès indéfini, le règne absolu de la technique, la relativité indistincte des valeurs, la disparition des singularités et des identités, l'égalité sans différence, la volonté de donner artificiellement le bonheur et la longévité, l'oubli de la mort et de la finitude. Comme vous le dites dans votre apologue qui vous sert d'épilogue, et qui me serviront de derniers mots, car je crois qu'ils expriment parfaitement votre pensée :

« Nous sommes tous désormais les héritiers, les bénéficiaires et les continuateurs de la civilisation des Lumières, c'est-à-dire de la répulsion à l'égard de l'obscur.

Mais l'exubérance fatigue et provoque chez certains habitants de la planète illuminée le sentiment étrange d'être spolié de l'indisponible. De cette spoliation, de ce dessaisissement de l'expérience même du dessaisissement, naissent l'idée insolite, le désir inopiné de sauver l'obscur et de restituer à la nuit une part de son empire. Toute la question est de savoir si ce désir dicté par la fatigue pourra jamais faire le poids face aux jours sans fin de la frénésie artificialiste et à sa promesse de bonheur. »

Espérons le avec vous.